

Nele Ziegler

LES 100 LÉGENDES
DE LA MYTHOLOGIE
MÉSOPOTAMIENNE

*Que
sais-je?*

À lire également en *Que sais-je ?*

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Pierre Amiet, *L'Antiquité orientale*, n° 185.

Joël Schmidt, *Les 100 légendes de la mythologie grecque et romaine*,
n° 4044.

Hélène Bouillon, *Les 100 mythes de l'Égypte ancienne*, n° 4172.

Dominique Charpin, *L'Assyriologie*, n° 4239.

ISBN 978-2-7154-2968-0

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, mars

© Que sais-je ?/Presses Universitaires de France, 2026
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Caroline Baillot-Crollly,
à Michelle et Henri (†) Crollly
en souvenir de leur hospitalité*

Avant-propos

Le nom « Mésopotamie » est dérivé du grec et décrit le pays « entre les deux fleuves » Euphrate et Tigre. Dès l'Antiquité, ce terme a connu des fluctuations quant à l'espace qu'il décrivait ; aujourd'hui, nous l'employons pour désigner une civilisation qui se concentre certes sur le territoire marqué par ces deux fleuves mais sans que ceux-ci forment des limites. Au contraire, des régions à l'est du Tigre mais aussi de la Syrie font partie de l'aire culturelle de la Mésopotamie entendue au sens large.

Ce qui caractérise la civilisation mésopotamienne est l'écriture qu'on y utilisait – le cunéiforme : des signes imprimés dans l'argile grâce à des coups de calame successifs qui laissaient des traces en forme de coin. Le support de cette écriture est le plus fréquemment la tablette dont les dimensions dépendent du contenu : de petites notices de la taille d'une boîte d'allumettes à de grands documents qui correspondent au format d'un ouvrage A4 d'épaisseur moyenne de nos bibliothèques actuelles.

Cette écriture fut inventée vers 3200 av. J.-C., vraisemblablement dans la ville d'Uruk au sud de l'Irak actuel. Alors qu'au début l'écrit servait surtout à des usages économiques et administratifs, les contenus se diversifièrent très rapidement. Les premiers lexiques furent rédigés assez tôt, dès le début du III^e millénaire, énumérant des noms de métiers,

d'animaux et d'objets en tous genres. Ces listes longues et assez invariables furent par la suite recopiées durant des siècles par des générations et générations d'élèves. L'usage de l'écriture cunéiforme se développa, puis déclina peu à peu dans le courant du I^{er} millénaire. Elle disparut vers le début de notre ère et avec elle toute la civilisation mésopotamienne. Seuls des échos survécurent grâce à des auteurs antiques, grâce à la Bible surtout, où l'on retrouve même le mythe du Déluge puisé directement dans les sources babyloniennes.

Celui qui aborde la Mésopotamie découvre une civilisation d'une très grande longévité – environ trois millénaires – consciente et fière de son passé. Deux langues anciennes sont importantes pour ceux qui veulent l'étudier. Le sumérien, parlé au III^e millénaire au sud de l'Irak, est une langue agglutinante pour laquelle on n'a pas encore pu déterminer des parents appartenant à la même famille linguistique. Il s'éteignit vers 2000 av. J.-C. comme langue parlée, mais resta en usage parmi les érudits. Les scribes l'apprenaient en profondeur, les desservants du culte chantaient des hymnes en sumérien (ou un de ses dialectes qu'on appelle « Emesal »), parce que c'était la langue que les dieux comprenaient depuis si longtemps. Dès 2600 av. J.-C., une population non sumérophone fut présente dans le sud de l'Irak : des personnes portant des noms issus d'une langue sémitique, l'akkadien, qui continua à être parlée jusqu'à la fin du I^{er} millénaire, remplacée petit à petit par l'araméen, la *lingua franca* de l'Empire achéménide.

À la différence de l'Égypte, la Mésopotamie ne connut que rarement des phases d'unité politique. Elle est marquée plus généralement par une diversité de capitales – au début simples cités-États, parfois éphémères, ensuite royaumes plus grands, rarement de véritables empires. On utilise ce dernier terme pour les royaumes conquérants qui imposèrent leur pouvoir aux autres... comme Akkade au III^e millénaire, comme la Babylonie de Hammurabi, l'Assyrie à partir du XIV^e siècle av. J.-C., ou encore comme la Babylonie de Nabuchodonosor II, avant que

l'Empire achéménide ne mette fin à l'indépendance mésopotamienne.

À l'instar des royaumes, gouvernés par des rois, les villes mésopotamiennes étaient peuplées par des dieux et déesses différents, indépendants les uns des autres. À la tête du panthéon local se trouvait une divinité tutélaire, qui vivait dans le temple principal de la ville, qui avait une famille divine (souvent vénérée dans des chapelles du même temple), une cour constituée de divinités parfois représentées par des objets de culte. Chaque ville avait ses propres usages liturgiques. Il est probable que dans chacune on racontait des mythes un peu différents. Malheureusement, nous n'en savons pas grand-chose, car lors de l'enseignement, les maîtres d'école choisirent surtout les mythes du panthéon de Nippur et non des récits locaux. Les divinités qu'on rencontre dans ces différents panthéons sont nombreuses : An / Anu et sa fille Inanna / Ištar dominaient Uruk, à Ur on vénérât particulièrement le dieu Lune (Nanna / Sin), le dieu de la sagesse Enki / Ea habitait le tout premier temple, appelé « Apsu », et à Nippur se trouvait l'Ēkur « Maison-Montagne », habitat d'Enlil, le roi des dieux. Plus tard le dieu suprême de Babylone, Marduk, prit une place centrale dans toute la Babylonie, et son fils Nabu devint le dieu de l'écriture remplaçant la déesse Nisaba. Aššur resta le dieu de la ville du même nom. Une divinité venue du Levant, le dieu de l'Orage (Iškur / Addu), prit une place de plus en plus importante en Mésopotamie, à côté d'autres figures, comme le dieu Soleil (Utu / Šamaš) ou la déesse de la médecine.

Au III^e millénaire prospérèrent les cités-États sumériennes d'Uruk, d'Ur, de Lagaš, de Kiš, pour ne nommer qu'elles, dans le sud de l'Irak actuel. Vers 2350 av. J.-C. fut créé, pour la première fois dans l'histoire mésopotamienne, un État territorial que nous décrivons comme l'empire d'Akkade, d'après le nom de sa capitale. Cette création politique fut de courte durée : une centaine d'années seulement. Mais quel siècle ! La première personne qui signa ses œuvres de son nom fut une princesse d'Akkade, Enheduanna. L'époque fut marquée

par de grands changements culturels : on utilisa pour la première fois la langue akkadienne pour l'administration et les inscriptions des rois, un nouveau style d'écriture cunéiforme apparut, la vie artistique se transforma. Cela explique pourquoi, malgré son existence relativement brève, l'empire d'Akkade marqua les esprits bien plus que les siècles de morcellement politique antérieurs. Les légendes sur les rois de cette dynastie connurent un très grand succès – le plus ambigu était Naram-Sin, le roi orgueilleux sans limites qui se fit diviniser et qui paya pour son hybris.

La dynastie d'Akkade s'acheva avec la prise de pouvoir d'un peuple montagnard, les Gutéens (ou Guti), dont les légendes gardent la mémoire de barbares fauteurs de troubles. Leur chute s'accompagna du retour en force du sumérien. Au ^{xxii}^e siècle av. J.-C., Lagaš fut gouvernée par le roi Gudea qui bâtit un temple pour son dieu Ningirsu. À la fin du ⁱⁱⁱ^e millénaire régna une dernière dynastie sumérophone, fondée par Urnammu, la ⁱⁱⁱ^e dynastie d'Ur (souvent abrégée en Ur III), dont le roi le plus brillant fut Šulgi, véritable légende, personnage génial et polyvalent ! Ur tomba, son roi Ibbi-Sin fut emmené en captivité à Anšan dans la capitale des ennemis, en Elam (Iran actuel). Son destin émut : on aurait attaché ce souverain comme un chien à l'entrée de la ville, et les savants anciens se demandèrent quelle faute un tel homme pouvait avoir commise pour mériter ce sort. On spécula sur la débâcle d'Ur.

L'attaque des voisins élamites, l'infiltration d'une population ouest-sémitique, les Amorrites, mais aussi les excès d'une bureaucratie étouffante mirent fin à cette dernière dynastie de Sumer. À partir de 2000 av. J.-C. on parlait akkadien (et peut-être aussi un peu amorrite) partout en Mésopotamie. La région entière retourna à un état de fragmentation politique : des royaumes sans nombre se côtoyaient dans l'Irak et la Syrie d'aujourd'hui jusqu'à ce que Hammurabi de Babylone réussît à unifier politiquement l'Irak central et méridional dans un État territorial – empire éphémère qui s'écroula lors du règne de son fils Samsu-iluna. L'époque de

ces rois, qui est désignée par la recherche moderne comme « paléo-babylonienne » et que les Mésopotamiens appelaient l'ère « amorrite », est l'un des moments-clés dans l'histoire de l'écrit. On voit une diffusion de la littérature parmi les hommes et aussi les femmes, une créativité inégalée, un accès à ce médium par de nombreuses couches de la société. Une première version akkadienne de l'*Épopée de Gilgamesh* fut écrite à cette époque, le récit du héros du Déluge (Atrahasis) date de l'époque paléo-babylonienne, et de nombreux mythes, hymnes, chants et prières sumériens furent recopiés dans le cadre de la formation des scribes.

Babylone tomba en 1595 av. J.-C. sous le coup d'un assaut hittite, venant d'Anatolie, mais aussi parce que la dynastie de la Mer, dominant le sud, menaçait depuis longtemps la stabilité de la région. Des mercenaires qu'on appelait alors les « Kassites » furent appelés à la rescousse mais l'État central babylonien était déjà trop fragilisé. Un âge obscur d'une centaine d'années environ, sur lequel on sait peu de choses, suivit la chute de Babylone. Au nord, Assur se défit du joug imposé par la domination d'un royaume peu connu, le Mitanni. Au sud, Babylone reprit vie et force sous des rois kassites puis sous une dynastie originaire d'Isin. C'est l'époque de la consolidation et de la canonisation de nombreux mythes et légendes dans un dialecte littéraire artificiel, une sorte de paléo-babylonien figé dans le temps. Un savant d'Uruk nommé Sin-leqe-unnini mit la dernière main à une recomposition de l'*Épopée de Gilgamesh*, canonisée dans 11 (+ 1) tablettes qui restèrent inchangées par la suite. Le *Chant de la création* du Monde par Marduk fut peut-être mis par écrit à l'époque de Nabuchodonosor I^{er}, c'est-à-dire à la fin du XII^e siècle av. J.-C. L'un des textes les plus touchants de la littérature akkadienne, et formellement l'un des plus parfaits, le poème du *Juste souffrant*, fut créé vers cette époque. Ces textes, mythes, légendes et épopées hérités d'un long passé furent copiés et recopiés dans les écoles, certains appris par cœur par les enfants.

Une seule création littéraire majeure date du I^{er} millénaire : *Erra et Išum*, un long chant inspiré en une nuit à un auteur qui nous révèle son nom. Sa récitation permettait d'éloigner les démons, croyait-on, car son texte avait été dicté par un dieu.

Un autre fait intéressant de ces siècles, de la fin du II^e millénaire jusqu'au milieu du I^{er}, fut la concurrence entre Aššur et Babylone. Ces capitales étaient alors des sœurs ennemies parlant une même langue (mais des dialectes différents). On voit bien que l'Assyrie regardait avec un certain complexe d'infériorité son voisin méridional. Elle alla jusqu'à enlever la statue de son dieu Marduk, qu'elle emmena en captivité. Certains mythes furent réécrits pour faire une place plus grande au dieu Aššur. C'est aussi dans la capitale assyrienne, Ninive, que le roi Aššurbanipal collecta les manuscrits des textes savants et littéraires les plus variés, compilations divinatoires, médicales, incantations et rituels, textes de tout genre, créant la bibliothèque la plus importante de l'Orient ancien ; cette collection conservait aussi des exemplaires de nombreux mythes et épopées présentés dans ce livre. C'est là qu'au XIX^e siècle apr. J.-C. on découvrit la fameuse tablette du Déluge. Aujourd'hui, les vestiges de cette bibliothèque se trouvent à Londres au British Museum.

Dans l'Antiquité mésopotamienne, aucune collection de mythes, aucune présentation méthodique du panthéon, aucune harmonisation des traditions contradictoires ne fut tentée.

Presque aucune des longues œuvres présentées ici n'est connue en entier. Nous n'avons que deux cinquièmes de l'*Épopée de Gilgameš* et un peu plus d'autres récits. L'agencement des fragments et la trame du récit restent parfois même débattus. Éditer ces textes est un travail long et patient qui nécessite des spécialistes – qu'on appelle « assyriologues » –, philologues et épigraphistes formés pendant de longues années à leur tâche. Le travail est patient, lent, mais fructueux. Chaque année de nouveaux

fragments, parfois des exemplaires entiers ou même des textes inconnus jusque-là, rejoignent le corpus déjà réuni. Ces nouveaux venus enrichissent nos connaissances, remplissent les cassures des textes, clarifient les lectures proposées. Submergés par la masse des écrits conservés sur ces tablettes en argile quasi indestructibles, les assyriologues travaillent avec les outils les plus modernes, créent des bases de données, essaient de mettre à profit l'intelligence artificielle dans la recherche de fragments. L'avantage des éditions numériques est de n'être pas figées sur papier et donc de pouvoir tenir compte des progrès de la recherche au jour le jour, au plus grand bénéfice de tous. De nombreuses tablettes attendent encore dans les réserves des musées, des fouilles mettent au jour des archives et bibliothèques nouvelles. Dans les décennies à venir, beaucoup de récits ici présentés auront trouvé leur fin.

Normes et signes

Lorsque les noms des divinités sont donnés avec deux variantes, la première correspond au nom sumérien, la seconde à l'akkadien, par exemple « Enki / Ea ».

La prononciation des noms et mots sumériens et akkadiens correspond aux usages suivants :

e se prononce « é »

g se prononce comme dans « gare »

š se prononce « ch »

š se prononce « ts »

ṭ est un t non spirantisé

u se prononce « ou »

Les circonflexes indiquent les voyelles longues de la langue akkadienne. Ils ne sont donnés que pour des termes traduits et pas pour l'onomastique.